

Os. 65  
C. 153-1, 3, 4  
C. 109, 3, 6

## LES AMITIÉS

---

*« Aussitôt que David eut achevé de parler à Saül, l'âme de Jonathan fut tellement liée à l'âme de David, que Jonathan l'aima comme son âme. »*

*(I, Samuel, XVIII, 1.)*

*« Et Jonathan dit à David : Va-t'en en paix, car nous avons juré tous deux au nom de l'Éternel en disant : Que l'Éternel soit entre moi et toi, entre ma postérité et ta postérité, à jamais. »*

*(I, Samuel, XX, 42.)*

Vous le voyez, mes frères, c'est d'un sujet tout spécial, d'une branche particulière des affections humaines, l'amitié, que nous venons aujourd'hui vous entretenir. Mais tout se tient dans notre nature comme dans l'Évangile ; et s'il n'est pas un de nos

sentiments qui n'ait été altéré par la chute, il n'en est pas un qui ne puisse être renouvelé par la grâce. La grâce, semblable à la lumière du jour qui éclaire à la fois les plus hautes cimes et les derniers plis des vallées, doit illuminer et vivifier l'une après l'autre toutes les sphères de notre vie.

L'amitié de David et de Jonathan nous offre un type admirable de cet ordre de sentiments, l'un de ceux qui honorent le plus la nature humaine et qui peuvent donner lieu aux plus nobles élans, aux vertus les plus touchantes, aux plus généreux sacrifices. Nous opposerons cette amitié, si fidèle et si profonde, au caractère souvent superficiel et banal de nos affections ; cette abnégation et ce dévouement sans bornes, dans les circonstances les plus difficiles, à l'égoïsme et aux fréquentes défaillances de nos attachements ; cette union de deux âmes en Dieu, à ces amitiés toutes mondaines dont la piété est absente. Mais au-dessus de cet exemple humain, si beau qu'il puisse être, nous verrons briller l'exemple de Jésus-Christ qui a réalisé la perfection morale dans chacun de ses aspects, et qui nous montre, sous le rapport de l'amitié comme sous tous les autres, l'idéal divin passé tout entier dans une vie humaine.

Dès sa première rencontre avec David, nous voyons Jonathan s'attacher au fils d'Isaï par un lien que rien ne pourra rompre. Quelle fut la cause de cette amitié si vive ? Était-ce le charme de ce visage qui était comme le reflet d'une belle âme ? Était-ce l'inspiration religieuse qui brillait sur le front de David lorsque sa douce voix, se mêlant aux accords de la harpe, dissipait la sombre mélancolie de Saül ? Était-ce le prestige qu'avait pour un homme de guerre comme lui le jeune vainqueur de Goliath ? Nous l'ignorons, mais il est certain que dès que Jonathan connut David, il éprouva aussitôt pour lui cet attrait souverain exprimé par ces mots si simples et si forts : « Il l'aima comme son âme. »

Ainsi naissent souvent les amitiés par je ne sais quelle affinité spontanée des cœurs et des caractères. « Il me semble, dit madame de Swetchine, que les âmes se cherchent dans le chaos de ce monde comme des éléments de même nature qui tendent à se réunir. Elles se touchent, elles sentent qu'elles se sont rencontrées. La raison et la réflexion viennent ensuite apposer leur sceau à ce traité. »

L'amitié a sa place bien distincte parmi nos affections. Elle n'est pas l'amour proprement dit, cet élan qui emporte tout notre cœur vers l'être sem-

blable à nous et pourtant autre que nous, qui vient compléter notre vie et nous donner ce foyer, objet de nos meilleurs rêves. Elle n'est pas l'une de ces affections primordiales, créées par les liens du sang, entre des enfants et leurs parents, entre des frères et des sœurs que le même sein a portés. C'est un sentiment libre, indépendant, désintéressé, qui, s'élevant au-dessus des sens et de la parenté naturelle, lie par je ne sais quel nœud supérieur notre âme à d'autres âmes. Cicéron lui a consacré de nobles pages dans l'un de ses écrits les plus connus, et le sceptique Montaigne, qui n'était pas sceptique à cet endroit, a donné à la fois le précepte et l'exemple de l'amitié dans ces belles paroles par lesquelles il exprime son attachement à La Boétie : « Ce que nous appelons ordinairement amis et amitiés ne sont qu'accointances et familiarités nouées par quelque occasion ou commodité par le moyen de laquelle nos âmes s'entretiennent. En l'amitié dont je parle, elles se mêlent et se confondent d'un mélange si universel qu'elles effacent et ne trouvent plus la couture qui les a jointes. » Et parlant de l'ami de son cœur, Montaigne ajoute : « Si vous me pressez de dire pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne se peut exprimer qu'en répondant : parce

que c'était lui, parce que c'était moi. » Paroles sublimes qui ne sont surpassées que par celles de notre texte : « il l'aima comme son âme. »

Connaissons-nous, mes frères, ces amitiés naïves et profondes ? Ce sentiment semble le privilège des temps antiques : il s'est affaibli au sein de notre vie agitée et compliquée, dans ces relations toujours plus nombreuses qui nous empêchent tout ensemble de nous posséder et de nous donner véritablement. Que voyons-nous dans le monde qui nous entoure ? Des amitiés frivoles dont le fondement est la mode, le caprice ou le plaisir ; des amitiés inconstantes, aussi rapidement évanouies que formées ; des amitiés hypocrites où l'on se prodigue en public des démonstrations affectueuses pour se dénigrer mutuellement dans l'ombre ; des amitiés médiocres soigneusement contenues par l'égoïsme qui craint de se donner parce qu'il redoute l'effort, le sacrifice, et « ces nobles tourments de l'amitié » dont parlait l'orateur romain. Évitions, mes frères, la banalité et la fiction dans nos attachements. Si nous devons être animés d'une bienveillance générale, de cet esprit de sociabilité et d'amabilité qui est l'un des traits du caractère chrétien, sachons avoir dans le cercle plus restreint de ceux que nous pouvons

appeler nos amis, un cœur large et profond, qui ne se donne pas à moitié, qui s'identifie à tout ce qu'ils éprouvent et qui lie vraiment notre âme à leur âme. C'est à ce prix que nous connaissons ces épanchements aussi doux à répandre qu'à recevoir, cet échange précieux d'appui, de protection, de confiance, ce sympathique partage des pensées et des émotions qui, en doublant nos souffrances, double aussi nos joies, élargit et enrichit notre vie.

Il est un Être qui a aimé comme nul ne peut aimer ici-bas, c'est Jésus-Christ. Sans doute il porte dans son cœur cette humanité à laquelle il s'est identifié par une solidarité mystérieuse. Mais, au sein de l'humanité, n'aime-t-il pas d'une affection particulière cette nation dans laquelle il a voulu naître, cette cité de David qui lui inspire cette plainte sublime : « Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois n'ai-je pas voulu rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, mais vous ne l'avez point voulu ! » Sans doute son œil s'arrête avec bienveillance sur toute demeure habitée par un enfant d'Abraham, mais n'est-il pas un toit privilégié sous lequel il aime à

s'asseoir entre un frère et ses deux sœurs dans l'humble bourg de Béthanie? Il aime les douze apôtres qui se sont attachés à ses pas, mais dans ce cercle intime, n'est-il pas un autre cercle plus intime encore? Jésus n'a-t-il pas honoré d'une prédilection marquée Saint-Pierre au caractère impétueux, Saint-Jacques plus calme et plus sage, Saint-Jean plus tendre et plus profond? N'est-ce pas ces trois disciples d'élite qu'il a voulu pour témoins de sa gloire sur le Thabor et de sa mystérieuse angoisse au jardin des Oliviers? ô nuances délicates sur un fond d'infinie tendresse! ô profondeurs nouvelles dans les profondeurs de l'amour de Jésus! ô cœur de Jésus-Christ, si ardent et si pur, communique-nous quelque chose de tes battements généreux et de tes richesses incompréhensibles!

L'amitié de Jonathan pour David est non-seulement sincère et profonde, mais encore désintéressée et accompagnée d'un dévouement sans bornes. Lorsqu'il s'attache au fils d'Isaï, celui-ci n'est qu'un humble berger, et cependant il l'aime, lui qui est un fils de roi. Et lorsque plus tard les destinées de David lui sont révélées, lorsqu'il apprend que son ami a déjà reçu de Samuel l'onction royale et qu'il

doit succéder à Saül en l'excluant du trône, lui qui en était l'héritier légitime, il s'incline devant la volonté de Dieu, il accepte sans murmure l'élévation de David et lui dit avec une abnégation qui semble dépasser la mesure humaine : « Voici, je serai le second après toi. » Et ce dévouement ne se dément pas un instant à travers les circonstances les plus difficiles. Saül, pressentant bientôt en David un rival, lui voue une haine implacable. Jonathan concilie avec un tact généreux ses devoirs de fils et d'ami. Il avertit David des pièges qu'on lui tend ; il affronte, pour le défendre, la colère de son père qui dans un accès de démence lance un javelot contre lui, et il meurt à côté de Saül sur la montagne de Guilboah, dans un combat contre les Philistins, sans que rien soit venu troubler son inviolable amitié pour David. Et comme David rend à Jonathan amour pour amour ! Quel respect pour la personne de Saül dont il évite les coups sans jamais les lui rendre, et dont il épargne deux fois la vie avec une générosité chevaleresque ! Au moment où il apprend la mort du jeune héros, il exhale sa douleur dans une complainte funèbre dont la poésie est aussi admirable que le sentiment qui l'inspire «...Montagnes de Guilboah, que la rosée et la pluie ne tom-

bent plus sur vous, car c'est là qu'a été jeté le bouclier des hommes forts... Saül et Jonathan, si aimables pendant leur vie, n'ont point été séparés dans leur mort : ils étaient plus légers que des aigles, ils étaient plus forts que des lions... Comment les hommes forts sont-ils tombés au milieu de la bataille, et comment Jonathan a-t-il été tué sur les hauts lieux?... Jonathan mon frère, je suis en angoisse à cause de toi ; tu faisais tout mon plaisir : l'amour que j'avais pour toi était plus grand que celui qu'on a pour une femme » (II. Samuel, I, 19-27). Monté sur le trône, David fait donner à ces deux morts qu'il pleure une sépulture honorable : puis il s'informe s'il ne serait pas resté quelque membre de la famille de Jonathan ; et apprenant qu'il a laissé un fils infirme, Méphisboeth, il l'appelle auprès de lui et le fait asseoir à sa table. Touchante fidélité qui survit à la mort et honore encore l'ami disparu dans la personne de son enfant !

Que les amitiés de ce monde sont différentes, mes frères ! Ce sont des amitiés intéressées, dont on prodigue les témoignages pour obtenir un succès, un honneur, un avancement ; et des amitiés oublieuses qui, lorsqu'une faveur leur a été accordée, se hâtent de se soustraire au devoir de la reconnaissance.

Voyez cet homme placé sur les hauteurs du pouvoir, du rang ou de la fortune : comme on s'empresse autour de lui ! Quel nombreux cortège d'amis l'entourne !... Vaine apparence ! ce sont les amis de sa fortune, les amis de ses plaisirs, les amis de ses largesses, les amis de son prestige dont quelques reflets tombent sur eux. Appelez-les de leur vrai nom : ce sont des parasites qui viennent s'asseoir à sa table de prospérité, prêts à la délaissier demain, si la faveur le délaissait lui-même ?

Voici une amitié à laquelle des mobiles égoïstes n'ont pas donné naissance... Oui, mais sera-t-elle au-dessus des fragilités de nos pauvres cœurs et des vicissitudes des événements ? — Que cet ami s'élève, que les distinctions et les succès se multiplient pour lui, que la gloire couronne son front... saurons-nous nous en réjouir ? Échapperons-nous au péril d'une secrète envie ? Aurons-nous l'abnégation de dire avec Jonathan : « Va, je serai le second après toi ? » Oh ! combien d'amitiés la rivalité a troublées et transformées peut-être en jalousie et en haine ? — Qu'un changement inverse se produise, que nos amis descendent au lieu de monter, que les disgrâces et les épreuves viennent les atteindre, aurons-nous pour eux la même fidélité ? Il est vrai, comme l'a

dit Saint-Jean Chrysostome avec une profondeur pénétrante, qu'il est plus facile de pleurer avec ceux qui pleurent que de se réjouir avec ceux qui sont dans la joie. Mais cette sympathie, prompte à naître, ne se lassera-t-elle pas bientôt ? Après un premier empressement auprès des affligés, n'y a-t-il pas ensuite comme un délaissement progressif, comme un vide croissant, et ne sont-ils pas, un jour ou l'autre, seuls à souffrir ? D'ailleurs n'est-il pas tel genre d'épreuves, la pauvreté par exemple, ou bien l'impopularité, l'abandon général, qui décourage à bref délai la sympathie des meilleurs ?

Certainement il se rencontre des hommes qui justifient la belle parole du sage : « C'est dans l'infidélité de la fortune que se montre la fidélité d'un ami. » Mais la rareté de ces exemples prouve combien ils dépassent les forces humaines. Au moment du procès de Louis XVI, ce roi détrôné et captif demanda au célèbre avocat Target de prendre sa défense. Celui-ci refusa; et tandis que le dernier des criminels trouve un défenseur, le plus malheureux des rois n'en trouvait pas ! C'est alors que Malesherbes, âgé de soixante-quatorze ans, écrivit du fond de sa retraite au président de la Convention nationale que si le roi n'avait choisi personne,

il s'offrait lui-même pour remplir ce devoir. « J'ai été appelé deux fois, disait-il, aux conseils de celui qui fut mon maître, dans le temps que cette fonction était ambitionnée par tout le monde; je lui dois ce même service lorsque c'est une fonction que bien des gens trouvent dangereuse. » Louis XVI accueillit avec transport son vieil ami, et c'est d'accord avec lui qu'il choisit Tronchet et de Sèze pour ses défenseurs... Deux ans après Malesherbes, son gendre, sa fille et ses petits-enfants portaient leur tête sur l'échafaud <sup>1</sup>.

Inspirons-nous, mes frères, de ces nobles exemples, mais élevons nos regards plus haut encore, vers celui qui du sein de la gloire des cieux « n'a pas eu honte de nous appeler ses frères, » et qui a réalisé dans toute sa plénitude cette parole inspirée : « L'ami fidèle aime en tout temps, et il naîtra comme un frère au jour de la détresse. » Oui, il est né comme un frère au jour de la détresse de la pauvre humanité. « Il est monté, selon l'expression du prophète, comme un vil rejeton, et comme une racine sortant d'une terre altérée. » Il est né dans les abaissements de la crèche pour une vie d'op-

1. J'emprunte ce récit à une conférence de M. Laboulaye.

probre et de souffrance. Il est né, lui le Fils de Dieu, pour s'assimiler aux enfants de notre race perdue. Il est né, non-seulement pour nous défendre, mais pour partager notre infortune et notre condamnation. Il est né pour mourir à notre place dans les ignominies de la croix, s'immolant non pour des amis mais pour des ennemis, et écrivant avec son propre sang cette parole qui met l'infini dans le dévouement humain : « Christ a mis sa vie pour nous, nous devons aussi mettre nos vies pour nos frères. »

Avons-nous tout dit, mes frères, sur l'amitié de David et de Jonathan? Non, il est un trait que nous n'avons pas encore fait ressortir, c'est que la piété en était la base, et j'en trouve la preuve dans ce vœu touchant que les deux amis s'adressèrent l'un à l'autre : « Que l'Éternel soit entre toi et moi, entre ta postérité et la mienne. » C'est en Dieu qu'ils s'aimaient, c'est Dieu qui était comme le lien supérieur, le ciment sacré de leurs âmes.

Quel contraste avec la plupart des amitiés humaines ! Il y manque l'élément divin et sa sainte

influence, et Dieu n'intervient pas pour consacrer l'union des deux cœurs, pour diriger et bénir l'action qu'ils peuvent exercer l'un sur l'autre. — Ce jeune catéchumène avait donné à son pasteur de précieuses espérances. Pourquoi ne se sont-elles pas réalisées ? Qui est-ce qui a détourné de la droite voie celui qui venait de s'y engager et qui semblait devoir y marcher d'un pas ferme et joyeux ? Un ami qui a pris sur son cœur un dangereux empire. Frivole, il lui a fait partager sa frivolité ; vicieux peut-être, il l'a entraîné dans l'abîme de la corruption. — Cette jeune femme a préféré aux compagnes modestes dont elle était entourée cette amie brillante qui flatte son orgueil. Elle nourrit avec elle une intimité dangereuse : la mondanité s'empare de son cœur, le succès l'enivre, le tourbillon l'emporte... en attendant qu'à l'heure de l'isolement et des tardifs regrets, celle qu'elle trouvait si attrayante lui apparaisse comme le génie malfaisant qui l'a égarée et perdue ! — Ce chrétien qui glorifiait son Sauveur par une vie fidèle n'a pas soutenu son premier élan : ses convictions se sont affaiblies, son zèle s'est ralenti, sa foi décline... Quelle est la cause de sa déchéance ? Peut-être une liaison intime avec un homme qui ne croit point : l'indifférence,

la disposition sceptique de cet ami funeste ont peu à peu gagné sa propre âme, et le jour vient où sa piété n'est plus qu'un souvenir.

Mes frères, prenons garde à nos relations, surtout à nos relations intimes, car elles exercent sur nous une influence incalculable. Entre nos amis et nous, il s'établit un échange incessant de pensées, d'impressions, de conseils, d'impulsions, qui bientôt mêle et confond nos âmes. Cette action réciproque s'exerce-t-elle au profit du bien, ou au profit du mal? La question revient à celle-ci : avons-nous dit à l'ami de notre cœur : « Que l'Éternel soit entre moi et toi? » Notre union est-elle celle de deux esprits qui s'éclairent, de deux consciences qui s'avertissent, de deux volontés qui se fortifient pour l'accomplissement du devoir? Ah! sachons bien que si rien n'est plus funeste qu'une amitié qui flatte et qui égare, rien n'est plus beau qu'une amitié chrétienne qui guide, qui soutient, qui console, qui reprend au besoin, et dont la voix ne cherche, de part et d'autre, qu'à être un écho de la voix de Dieu.

J'en pourrais citer de nobles exemples, dans toutes les périodes de l'histoire de l'Église : ces premiers disciples s'amenant l'un l'autre aux pieds du Sau-

veur, Basile de Césarée et Grégoire de Nazianze gardant ensemble le trésor d'une jeunesse pure, Augustin et Alypius s'arrachant ensemble aux doctrines funestes des Manichéens et aux entraînements plus funestes du siècle, Luther et Mélanchton mêlant leur fougue et leur douceur pour rendre au monde le pur Évangile, Saint-Cyran et Jansénius se plongeant ensemble dans les mystères de la grâce et préparant le beau réveil religieux de Port-Royal. Mais un souvenir dont mon cœur est plein reporte ma pensée sur une noble amitié chrétienne, celle de Calvin et de Farel <sup>1</sup>.

J'étais il y a quelques jours à Neufchâtel où j'avais l'honneur de représenter l'église réformée de Paris dans une belle fête à la fois patriotique et chrétienne, l'inauguration de la statue de Farel <sup>2</sup>. Un peuple nombreux était réuni sur la terrasse élevée qui forme la place de l'église collégiale, du

1. Voyez dans les récits du xv<sup>e</sup> siècle par Jules Bonnet, l'intéressant article : *Les amitiés de Calvin*. — Voyez aussi : *Guillaume Farel*, par Junod.

2. Cette inauguration a eu lieu à Neufchâtel le jeudi 4 mai 1876. Les délégués des diverses églises ont emporté avec le souvenir d'une hospitalité touchante, une médaille de bronze qui leur a été gracieusement offerte et qui est la reproduction de la belle statue de Farel.

haut de laquelle le regard embrasse avec ravissement le splendide panorama de la ville et du lac, du Jura et des Alpes. Les cloches sonnaient à toute volée, et dans ce jour où l'on semblait glorifier un homme, l'assemblée chantait avec une harmonie puissante le psaume cent-dix-huitième :

Rendez à Dieu l'honneur suprême  
Car il est doux, il est clément,  
Et sa bonté toujours la même  
Dure perpétuellement.

L'émotion fut au comble lorsque les voiles de la statue tombèrent et que Farel apparut tout à coup tel que l'avait conçu l'artiste par une inspiration vraiment chrétienne, ardent, impétueux, le corps légèrement incliné en avant, comme un homme qui marche à un saint combat, tenant de ses deux mains levées son arme divine, la Bible, derrière laquelle il semble s'effacer. Et des milliers de cœurs bénissaient la mémoire du gentilhomme dauphinois qui, trois siècles auparavant, obscur, inconnu, chassé de ville en ville, avait débarqué seul sur la rive du lac et proclamé immédiatement, au milieu du tumulte et des menaces de mort, l'Évangile de Jésus-Christ.

Eh bien, mes frères, tandis que mon cœur s'unis-

sait à cette émotion universelle, je pensais à la grande amitié de Farel et de Calvin.

Je me représentais la scène tragique de l'hôtellerie de Genève, alors que Farel, apprenant l'arrivée inattendue de Calvin, va le trouver aussitôt pour le conjurer d'accomplir avec lui l'œuvre de la réforme qu'il a commencée, mais qui est au-dessus de ses forces. Calvin refuse, alléguant qu'il n'est pas un homme d'action mais un homme d'étude, et que ce n'est que la plume à la main qu'il peut avoir quelque valeur. Alors Farel éclate : « Tes études, dit-il, ne sont qu'un prétexte. Je te déclare, moi, que si tu ne veux pas t'associer à mon œuvre, Dieu te maudira pour t'être cherché toi-même au lieu de chercher Jésus-Christ. » Calvin, après une violente lutte intérieure, ne résiste plus, cédant, dit-il lui-même, « à cette adjuration épouvantable comme si Dieu eût étendu sa main d'en haut pour l'arrêter. »

Je me représentais ensuite ces deux serviteurs de Jésus-Christ travaillant pendant quelques années côte à côte, partageant les mêmes dangers, bannis le même jour par le parti des libertins auxquels ils avaient opposé la même résistance ; puis, peu de temps après, rappelés l'un et l'autre par le peuple

qui leur rendait justice, Calvin à Genève, Farel à Neufchâtel, et de ces deux villes dont ils étaient la lumière, échangeant la correspondance la plus active et la plus cordiale.

Quelques années plus tard je revoyais Farel, au moment où il apprend la nouvelle de la maladie de son ami, allant à pied de Neufchâtel à Genève pour serrer de ses mains robustes la main amaigrie de Calvin, rentrant avec de tristes pressentiments dans son église, et lorsqu'il apprend la mort du réformateur s'écriant dans sa noble douleur : « Oh ! que ne suis-je en son lieu retiré ! Lui si utile, que n'est-il à ma place, en santé, servant longuement aux églises de notre Seigneur ! »

Mais savez-vous, mes frères, ce qu'il y a de plus grand et de plus beau dans cette amitié, c'est, comme l'a dit un sympathique historien <sup>1</sup>, « la déférence avec laquelle (dès le premier jour et jusqu'à la fin) ce vétéran de la Réforme, éprouvé par tant de combats, s'incline devant le jeune collègue dont il a pressenti la grandeur et qui ne lui épargne ni avis, ni leçons dictées par une franchise amicale, mais sévère. On serait presque tenté de rappeler

1. M. Jules Bonnet.

ici le mot de Jean-Baptiste : « Il faut qu'il croisse et que je diminue ; » si l'on osait appliquer à un homme cet hommage du précurseur au Désiré des nations. » Et nous disons à notre tour : par cette humilité admirable Farel répétait la belle parole de Jonathan à David : « Va, je serai le second après toi. » En tenant ce langage Farel ne s'amoindrit pas, mais il grandit.

Oh ! comme mon époque me semblait petite à côté de celle-là ! Comme je prenais en pitié nos ambitions et nos rivalités mesquines, en regard de ces sublimes renoncements ! Comme les hommes et les chrétiens de nos jours me paraissaient misérables, en présence de ces héros de la foi qui ne connaissaient qu'une passion, celle de la vérité, et qui ne servaient qu'une seule cause, non celle de leur étroite personnalité, mais celle de Dieu et de l'Évangile !

Aimons-nous en Jésus-Christ, mes frères, et nous sentirons s'élargir et s'épurer toutes nos affections.

Mais pour aimer en Jésus-Christ, aimons d'abord Jésus-Christ. Le voilà, l'ami céleste, l'ami fidèle, l'ami incomparable que nous pouvons admirer sans réserve, aimer sans mesure, et suivre sans nous égarer jamais ! C'est lui « qui nous a aimés le pre-

mier » et qui nous aimera « jusqu'à la fin. » C'est lui que nul ne saurait remplacer et qui peut remplacer tous les autres. C'est lui, notre Dieu et notre frère, qui nous accompagnera à travers toutes les phases de notre destinée terrestre. Et lorsque nous serons parvenus à la limite de la vie... alors que l'ami le plus tendre ne peut que presser notre main glacée, c'est lui qui traversera avec nous « la vallée de l'ombre de la mort » et nous introduira « triomphants et lassés » dans la Jérusalem éternelle.